

Étienne Girard – Québec

Le récit de vie de M. Étienne Girard de Sainte-Rose-du-Nord, au Saguenay, faisait partie d'un concours intitulé « Mémoire d'une époque ». Il s'agissait d'un concours annuel géré par l'Institut québécois de recherche sur la culture entre 1981 et 1986, dans le cadre duquel des centaines de récits de vie ont été recueillis auprès de Québécois nés avant 1915. M. Girard a été interviewé par Mad. Raymonde Grenon-Lavoie en 1983. L'entrevue a été déposée aux Archives nationales du Québec, à l'intérieur du fonds « Mémoire d'une époque ». L'autorisation de dépôt stipulait que les noms des personnes citées dans le texte ne devaient pas être diffusés. Nous les avons donc supprimés.

Le témoignage d'Étienne Girard nous rappelle qu'au Québec, comme dans plusieurs autres provinces, le territoire était encore en voie de colonisation au début du XX^e siècle. Comme beaucoup de gens de sa génération, Étienne Girard est fier d'avoir travaillé fort, d'avoir relevé beaucoup de défis pour survivre à une époque difficile. Son témoignage, qui a été abrégé ici, contient beaucoup de descriptions se rapportant aux travaux agricoles, à la pêche, au travail du bois et au domaine de la construction. On y apprend, entre autres, que le saumon remontait jadis le Saguenay en abondance, avant que les usines situées en amont viennent polluer l'eau.

The life story of Etienne Girard, from Sainte-Rose-du-Nord in the Saguenay region, was submitted to the "Mémoire d'une époque" competition in 1983. This was an annual life history competition organized by the *Institut québécois de recherche sur la culture* between 1981 and 1986. The life stories of hundreds of Quebeckers born before 1915 were submitted to the competition, and the entire

collection was later deposited in the *Archives nationales du Québec*. Etienne Girard was interviewed by Raymonde Grenon-Lavoie, who also produced a transcription. The text was deposited in the archives on condition that names of people mentioned in the interview not be included in any subsequent publication. We have therefore omitted personal names from the following text.

Etienne Girard's life story reminds us that in Québec, as in several other provinces, large areas were still being opened to land settlement at the beginning of the Twentieth Century. Like many members of his generation, Etienne Girard is proud to have worked hard, meeting many challenges to survive in a difficult time. His life story, which we present in an abridged version, contains many descriptions of agricultural activities, of construction techniques, of woodworking, and of fishing. Girard recounts how the Saguenay used to teem with salmon, before becoming poisoned by effluents from heavy industry situated upriver.



- R.G.-L. – Vous êtes né au Tableau en 1911. À quel âge avez-vous quitté cet endroit ?
- E.G. – J'avais huit ans quand on est monté du Tableau. Après ça, on est resté deux ans dans l'Anse-d'En-Bas. Après ça, mon oncle [...] est mort, lui. Puis après ça, pépère Girard est venu nous chercher, dans le printemps. On a monté là à l'Anse-d'En-Haut.
- R.G.-L. – Quand avez-vous déménagé à l'Anse-d'En-Haut ?
- E.G. – J'avais... huit et deux, dix. J'avais douze ans. J'ai eu douze ans, le deux mars. J'ai commencé à bûcher avec mon père à l'âge de douze ans.
- R.G.-L. – Qui étaient vos parents ?
- E.G. – Mon père, c'est Ernest. Il est mort l'automne passé à quatre-vingt-dix-sept ans. Après ça, ma mère, c'est une Villeneuve ; c'est une fille du père Basile Villeneuve du Tableau.
- R.G.-L. – Vos parents avaient-ils une terre au Tableau ?
- E.G. – C'est entendu qu'ils avaient une terre là. Il avait pris ça, il avait acheté ça, lui, d'un oncle de ma mère, [...].

Papa, il travaillait lui pour pepère Villeneuve. Après ça, quand il s'est marié là, bien il a acheté ça. Mon oncle [...] a parti de là. Il a monté, lui, dans le Lac St-Jean, par là, puis papa a acheté ça. Il a cultivé cette terre-là ; après ça, il l'a revendue à mon oncle [...].

R.G.-L. – Pourquoi votre père a-t-il vendu sa terre du Tableau ?

E.G. – La terre était bonne mais était terriblement dure à cultiver, hein. Des côtes trop à pic. Fallait que ça soit labouré rien qu'avec la charrue à pendants, tu sais.

R.G.-L. – Combien de temps avez-vous demeuré à l'Anse-d'En-Bas ?

E.G. – On a resté à peu près deux ans.

R.G.-L. – Quel genre de vie meniez-vous à l'Anse-d'En-Bas ?

E.G. – Ah bien, mon père gardait le feu, il était garde-feu pour les Price. Il gardait le feu l'été. Bien l'hiver, il faisait du bois ; quand il s'est trouvé à perdre sa place de garde-feu, on travaillait au moulin. On passait l'été là, au moulin à travailler, là. Ce moulin-là à l'Anse-d'En-Bas, ils commençaient à scier au commencement de mai puis on sciait jusqu'à fin d'octobre. C'était un moulin à *steam*.

R.G.-L. – À l'Anse-d'En-Haut, avez-vous toujours demeuré sur le bord du Saguenay, ou plus loin dans les terres ?

E.G. – Ah mais non, quand on a monté de dessus ce lot-là, nous autres, on a commencé à ouvrir ce lot-là, j'avais treize ans.

R.G.-L. – Ça vous avait été donné, ou vous l'aviez acheté de quelqu'un ?

E.G. – On l'avait acheté ; on avait payé un billet de location dans ce temps-là. Puis à part ça, on avait des animaux, nous-autres en bas. On restait dans la vieille maison de mon oncle [...].

Après ça, mon oncle [...] avait bâti. Il avait une vieille petite maison, lui, quand il s'est marié, il restait là, lui aussi, dans l'Anse-d'En-Haut, avant qu'il s'en vienne — qu'il descende à l'Anse-d'En-Bas. Et pis, on a pris cette vieille petite maison, nous autres là, quand on a monté là. On avait des animaux, on avait un peu d'animaux, puis on s'est fait une étable avec ça. On avait des animaux, pis on mettait pacager ça su' mon oncle [...].

R.G.-L. – Quel âge aviez-vous à cette époque ?

E.G. – On restait à l'Anse-d'En-Haut. J'avais treize ans. On tendait une rets, nous autres, là. On mettait une rets là sur la grève, quand la mer était basse. Quand la mer montait, la rets levait, pis décrocheter huit, neuf saumons après que la mer a été basse !

Au Tableau, c'était la même chose. Avant qu'on monte du Tableau, nous autres, là, ma mère puis mon père, ils tendaient là, eux autres. Je tenais la rets, je tenais les mets (mètres) de la rets. Papa ramait, maman effilait la rets — ils ont pas eu le temps de mettre le mouillage, il y avait sept saumons pris dans la rets ! Mais, mais... on se salait, nous autres, des quarts de saumon des quarts de lard anciennement, des quarts de bois de quarante-cinq gallons, on s'en salait nous autres, trois à quatre quarts de même ! On mangeait du saumon tout l'été. On faisait dessaler ça, puis c'était bon !

C'était moins sévère un peu qu'aujourd'hui. Il y avait [...] qui était gardien, puis c'est toute.

R.G.-L. – Ce saumon-là, il venait de la Rivière Ste-Marguerite ou bien il y en avait dans le Saguenay ?

E.G. – Dans le Saguenay, il y en a toujours eu dans le Saguenay. Il montait jusqu'à Bagotville, bien oui, dans la Rivière-à-Mars, puis dans la rivière jusque su' Thomas Abel, là. Mais oui, il montait jusque là.

R.G.-L. – Et maintenant ?

E.G. – Non mais, c'est l'acide de la manufacture...

R.G.-L. – À présent, pourriez-vous me parler du travail que vous faisiez à l'Anse-d'En-Haut ?

E.G. – À l'Anse-d'En-Haut, on se trouvait à pas avoir de terre. C'était la terre à pepère Girard. Puis après ça, bien, on travaillait avec eux-autres, nous-autres, hein. Puis on faisait du foin pour nos animaux. Après ça, on s'en achetait un peu ; on n'avait pas de terre à nous-autres. Pepère Girard est venu nous trouver après ça, au printemps. Nos animaux puis ceux-là su' Pepère, ils pacageaient ensemble.

R.G.-L. – Puis ça faisait pas d'histoire dans ce temps-là ?

E.G. – Ah bien, c'est entendu. C'est venu à en faire, hein. Après ça, on a monté le long du ruisseau.

R.G.-L. – C'est là que vous vous êtes installés ?

- E.G. – On a ouvert ce clos-là. Il a resté dix-neuf ans là, papa.
- R.G.-L. – Votre père était postillon ?
- E.G. – Bien oui, il a mené la malle. Le premier qui a commencé à mener la malle c'était [...]. Après ça, ça été mon père qui a fait une soumission un peu plus bas...
- R.G.-L. – Et l'été quelles étaient vos occupations ?
- E.G. – L'été, ils faisaient les foins. On semait le printemps le labour qu'ils avaient fait. Après ça, après le labour, bien, on faisait des clôtures un peu, pour les pacages, là, tu sais. Après ça, bien, le temps des foins arrivait vite. On commençait jamais les foins avant la bonne sainte Anne. On commençait jamais avant ça. À c'tte heure, bien, ça commence de bonne heure, mais dans ce temps-là, nous autres, on commençait jamais avant ça.
- On avait des faucheuses, avec des chevaux, après ça la petite faux à bras. J'ai fait les foins, icite, partout dans ces pendants-là, tu les vois comment c'est qu'ils sont... La faucheuse pouvait pas aller partout, partout. Moi, bien, je fauchais tout cela à la petite faux, le long des coulées, partout, je te fauchais tout ça, pis je dételais, je dételais avec ton père le midi quand tout était fauché. J'ai été faire les foins chez [...], c'était pareil, hein. Les pendants qu'il y a derrière de chez Baptiste Rousseau, hein, c'est à pic, à ras le cimetière. La faucheuse dans ce temps-là quand c'était sec pouvait pas, elle glissait trop, pis elle prenait plus. Puis le reste, moi, je fauchais ça à la petite faux.
- J'avais trois enfants dans ce temps-là, moi. Puis je prenais mon cheval, puis je traversais, icite, aider [...], puis il me donnait pas une cent ! Mais pas en tout ! Puis mes enfants sont pas morts de faim, puis j'ai vécu pareil ! Je me demande ça, aujourd'hui, bon Dieu, tu sais, je me comprends plus !
- R.G.-L. – On ne vous payait pas ? C'était la mode ?
- E.G. – Bien oui, ah oui, on allait aider de même aux autres ; puis à part de ça, de temps en temps, la Colonisation a travaillé un peu aux chemins. On travaillait un peu pour vingt cents de l'heure. La viande, on n'avait pas besoin d'en acheter. On avait du porc, du boeuf, puis après ça, puis tout ça, on avait des patates, pour tout un an d'avance. Ça fait qu'on achetait un petit peu de sucre, hein, pis de la farine.

R.G.-L. – Vous faisiez venir ça, par bateau ?

E.G. – Bien oui, puis l'hiver on allait chercher ça en voiture à Grande-Baie, pis à Bagotville, tu sais. Puis l'été on allait chercher ça en chaloupe, tu sais. Puis après ça, on se faisait des... maman faisait des confitures en masse, puis tout ça, puis elle faisait des pâtisseries. Elle achetait la farine à pâtisserie, tu sais, puis elle faisait des pâtisseries, puis on mangeait des patates fricassées, puis de la sauce à poche ! Bien oui. Des tartes aux rhubarbes, de tout ça, puis des citrouilles. Dans ce temps-là, les citrouilles ils se conservaient ! On en avait tout l'hiver, des citrouilles. Aujourd'hui, bien, ça se conserve plus, sont pas assez mûres !

Nous autres, on met ça sur le tas de fumier, les citrouilles-là, hein ; après ça, c'était de la grosse citrouille, tu sais, des tannantes de grosses, là. On leur perçait des trous, après ça on leur mettait du lait.

R.G.-L. – Pourquoi ?

E.G. – Puis ils profitaient encore plus. On mettait des chevilles de bois, puis on envoyait, on mettait du lait là-dedans !

R.G.-L. – Comment ça se passait quand vous faisiez boucherie ?

E.G. – On se mettait tout ensemble, là. Une journée, c'était un qui faisait boucherie, l'autre journée, c'était l'autre. On faisait boucherie de même.

L'automne, on tuait tout le temps assez tard pour que la viande gèle pour la monter. À la fin de novembre, on tuait jamais avant ça, au commencement de décembre, pour que la viande gèle, pour pouvoir la monter en ville en machine. On était à l'automne, nous autres, su' pepère, je me rappelle, moi, on a tué vingt-huit, vingt-huit têtes ! Puis on a monté ça su' Jos Bergeron à Bagotville, hein, on a monté le huit de décembre, nous autres, avec huit pouces d'épais de glace pour trois cents la livre ! Huit pouces de bonne glace, il y avait pas de danger pour les chevaux. Après ça, quand il nous en restait le printemps, un peu, là, bien on la salait. Fallait bien, on avait pas de glacière, on avait rien !

R.G.-L. – Vous déposiez ça où, quand c'était salé comme ça ?

E.G. – Ah, dans des quarts avec de la saumure. Après ça, quand maman voulait faire des tourtières, là, on taillait des morceaux de boeuf

là, hein, dans la saumure de même. Elle en sortait un, puis elle le mettait dans un vaisseau, puis elle mettait de l'eau dedans, elle le faisait dessaler. Fallait bien que ce soit de même...

R.G.-L. – Vous me parliez tout à l'heure que vous veniez par la montagne pour venir à la retraite. Était-ce loin, était-ce difficile pour vous ?

E.G. – Ah bien Seigneur du bon Dieu ! Marcher, marcher... Dans les quarante heures, il y avait trois jours de quarante heures icite. Après ça, on gardait, tu sais, toute la nuit ! Aujourd'hui ça garde plus ! Partir à deux heures après minuit de l'Anse-d'En-Haut avec un fanal, puis venir faire une heure de garde à l'église. Mon oncle Sylvio, pareil, puis tout, en pleine nuit !

Ils nous désignaient des heures, puis c'était ça. À l'Anse-d'En-Bas, c'était la même affaire. Eux autres aussi ; quand on était de deux heures à trois heures du matin ou de quatre à cinq ou de cinq à six, mais oui...

Je me passe ça dans la tête souvent. Comment c'est qu'on faisait pour arriver, hein ? Moi, je me suis marié, j'avais cent piastres pour me marier, dans ce temps-là. Je me suis marié le quatre d'août. J'ai hiverné chez nous ; dans le printemps, je me suis bâti une petite maison. Je m'avais fait du bois dans l'hiver. Après ça, Madame [...], elle m'a fait venir mes châssis, après ça ma porte, puis c'est moi-même qui l'a bâtie, tu sais, avec deux rangs de planches brutes... de la moulée dans les murs, ça fait plus chaud un peu. Après ça, j'ai bâti moi-même. Après ça, Madame [...] m'a fait venir ces châssis-là, puis quand j'ai travaillé, bien je lui ai payé tranquillement comme ça.

Je bûchais pour les autres. J'ai tenu la charrue pour mon oncle [...]. On commençait de bonne heure le matin, c'était l'automne. C'est vrai, les jours, à cinq heures on s'arrêtait ; il faisait noir — pour dix-huit piastres par semaine.

J'ai hiverné à l'Anse-En-Mine pour cent-vingt-cinq piastres par mois ! J'avais trois enfants. Pas nourri. Fallait que je paye ma nourriture. C'est Madame [...] qui m'avait engagé. Je bûchais là avec [...], mais on est allé chercher du bois jusqu'au lac Rond, puis on le descendait à l'Anse-En-Mine. On bûchait d'une nuit à l'autre ! Ah mais, on était de nuit puis tout ça. Mais on avait un dimanche, par exemple. Le dimanche on travaillait pas. On

travaillait jusqu'au samedi. Ça, c'était dix heures tout le temps, des fois plus, puis envoye donc tu sais, puis quand on travaillait au moulin à l'Anse-d'En-Bas c'était la même chose !

R.G.-L. – Vous n'aviez pas l'impression d'être exploité ?

E.G. – On gagnait notre vie. Après ça, mon père clairait le carriage, moi je clairais les croûtes, je les mettais sur le botteur à croûtes¹ pour les faire scier en quatre pieds. Les premières années que j'ai commencé là, j'avais quatorze ans. L'année d'en suite, bien ils en ont mis un autre. Moi je paquetais les croûtes.

Ce qu'il y avait, on aimait à travailler, puis on avait pas de salaire, c'est drôle ! On était fait là-dedans. On travaillait toute la journée, toute la journée. J'ai commencé à l'âge de douze ans à faire du bois de corde au pied, de la Chute du Bout de l'Anse, qu'on appelle, là, à l'Anse-d'En-Haut, avec mon père. On a fait cent cordes en trois pieds.

Je disais ça encore à Monsieur le curé, l'autre jour. Puis, je disais ça. J'ai parlé avec [...], je lui disais ça : « Quand j'allais t'aider à faire les foins, c'était bénévole. J'allais t'aider, puis tout ça, quand on dit que je vivais pareil. Je m'endettais un peu su' Madame [...], c'est bien vrai, tu sais, mais à la fin du compte je payais pareil avec un peu de paye, tu sais. Pis aujourd'hui, c'est plus rien que l'argent, puis de l'argent, puis de l'argent. On s'en prête plus, puis on a de la misère tout ensemble ! »

R.G.-L. – À propos de prière et de religion, que pouvez-vous me raconter à ce sujet ?

E.G. – Monsieur Auguste nous faisait la prière, et puis nous autres, on avait pas de radio, on avait pas de télévision pour s'amuser, on avait rien. On partait de l'Anse-d'En-Bas, à pied, puis on venait à la prière, au mois de Marie, tous les soirs, à tous les soirs. Monsieur Auguste nous faisait la grande prière, après ça le chapelet. Dans ce temps-là, on avait pas de curé résident.

On restait à l'Anse-d'En-Haut, c'était la même chose, hein. Tous les soirs, on partait pis on traversait à pied, puis on s'en retournait à pied. On venait au mois de Marie tous les soirs.

Ah, mais on hersait. Je hersais avec mon oncle Sylvio, après ça, le soir, on commençait, on hersait au 10, 12 et 15 de mai, puis là, hein, on venait à la prière tous les soirs.

En '54, moi j'ai été opéré pour l'estomac. Quand j'ai sorti de l'hôpital, ma dernière, là avait un an. Elle a rentré à l'hôpital, elle a été quinze jours à la fin du compte, bien, ça montait à onze-cent cinquante piastres, hein. Je l'ai payé ! Je l'ai payé par petits montants. De temps en temps, je pouvais envoyer cinquante piastres, je l'envoyais. Puis je l'ai payé de même.

R.G.-L. — La prière du soir, chez vous était-ce une coutume de famille ?

E.G. — Tout le temps à maison, nous autres, après souper, on faisait la prière. Aujourd'hui on n'en fait plus ! Quand même qu'on jouait dehors, quand c'était le temps de la prière, maman nous lâchait un cri : « À la prière ! Après ça vous irez jouer ! » On rentrait, elle nous faisait la grande prière puis le chapelet : « Mettons-nous en la présence de Dieu et adorons-le. » Puis après ça, les litanies de la Sainte Vierge.

Le jour des morts, on labourait pas. Jamais. Non. Quand on avait de la messe, icite, on venait à la messe — il y avait trois messes — on venait aux messe, puis là, le jour des morts on labourait pas. Eux autres, bien, ils disaient : « C'est dangereux de casser des pointes de charrue », pis toutes ces affaires-là, c'était un peu de superstition. Mais ça fait rien, on a vécu pareil. C'est ça qui est drôle !

On a jamais serré le dimanche, nous autres. Ça nous a arrivé quelques fois de demander la permission, quand le curé venait nous faire la mission. Là on serrait. À part ça, quand le curé nous donnait pas la permission, on serrait pas. Puis les animaux sont jamais morts de faim !

On a creusé la première caduc, icite, la ressource en arrière, là...

R.G.-L. — Ça remonte en quelle année ?

E.G. — Ça remonte, ça remonte à l'année du presbytère. J'ai eu dix-neuf ans le 2 mars, puis j'ai commencé à bâtir au commencement d'avril.

R.G.-L. — Et vous voilà engagé pour construire le premier aqueduc du village, il y a cinquante-deux ans, racontez-moi...

E.G. — On avait trois piastres du cent pieds, trois piastres du cent pieds ! On partait, nous autres, à nos deux, Pierre-Paul, au petit jour, le matin avant qu'il fasse trop chaud, creuser nos cent

pieds, avant qu'il fasse trop chaud dans cette terre forte-là. On creusait, on creusait trois pieds, trois pieds et demi, quatre pieds, ça a jamais gelé !

Oui, monsieur. Eh, supplice ! Oui, quand je pense à ça, que je travaillais. Aller bûcher à quatre milles, puis s'en revenir le soir... On faisait huit milles par jour, à pied, à pied ! Je partais de l'Anse-d'En-Haut, moi, puis je bûchais justement pour Madame [...]. [...] était rendu au Petit Nord, là. Après ça, [...] hivernait là avec lui, avec un cheval à su' Monsieur [...]. Puis j'allais leur bûcher des billots sur la montagne là, ça me donnait quatre gros milles, dans la neige, icite là. Je partais de l'Anse-d'En-Haut, le matin, je montais à quatre milles, puis je leur coupais au sciot, soixante-et-cinq, soixante-et-dix billots, *topé* à quatre pouces dans tout du bois franc, puis du bois mou, puis le soir je redescendais à l'Anse-d'En-Haut...

R.G.-L. – Comment le gouvernement aidait-il les colons dans les années '30 ?

E.G. – Il leur fournissait une vache. Toutes icite, ils en ont tous eu des vaches, pis tout ça, au Cap-au-Leste, partout ! Après ça Joseph à Petit 'çois de St-Fulgence, il a ouvert le rang Ste-Marie. Moi, j'ai été bâtir une grange à [...], justement où ce que sciait le bonhomme [...]. La première grange qu'il y avait là, c'est moi qui l'a bâtie, avec [...]. Bien oui. Puis pas une cent, pas payé !

Tu sais, quand on venait à la fromagerie, moi, je venais à la fromagerie, j'étais pour mon oncle [...] pour cinquante cents par jour. À moitié du temps, je l'ai pas eu !

R.G.-L. – Vous ne vous sentiez pas exploité ?

E.G. – Mais pas en toute ! J'aimais ça, pis j'aime encore ça aujourd'hui. J'aime mieux rendre service que d'être payé ! J'ai été élevé de même, moi, hein. Ma mère disait à nous deux, Pierre-Paul, puis tout ça — on a rien que deux ans de différence — elle disait bien : « Vous avez rien à faire, le jardin est tout renchaussé, bien, allez aider à vos oncles, envoye, allez là-bas... » Après ça on a été accoutumé de même. Puis si je suis pas récompensé su' la terre, je me dis, bien je serai récompensé là en haut. C'est tout, ça.

R.G.-L. – Le transport sur le Saguenay l'hiver, c'était toute une aventure, n'est-ce pas ?

E.G. – Comme de raison.

R.G.-L. – Comment faisiez-vous pour baliser ?

E.G. – On mettait des petits sapins, ou bien des petits cèdres. On perçait la glace quand elle avait huit pouces — c'est vite perçé — après ça, on mettait notre balise là-dedans, puis on envoyait un peu de neige, puis ça gelait, puis elle tenait debout. On faisait juste, juste, juste qu'à la Bature, six milles. On mettait ça à toutes les vingt-cinq, trente pieds, quarante pieds, une d'un bord, puis une de l'autre. On les pijouaitait² une d'un bord ; l'autre on la mettait plus loin, puis on changeait de bord pour indiquer que c'était le milieu.

R.G.-L. – Nous avons parlé de travail et de transport, maintenant pourriez-vous me dire quelques mots sur la façon dont vous vous amusiez autrefois ?

E.G. – On venait, puis après ça, on avait des jeux de fers, de fers à cheval. On jouait au fers à cheval. On frappait un peu la boule³ un peu. Le jeu de croquet, dans ce temps-là, il y en avait pas. Tu sais, on frappait la boule avec un *bat*.

Des fois, quand on a eu un curé résident, Monsieur le curé Larouche, Monsieur le curé Pantaléon Tremblay, ils nous ont fait le printemps quelques *euchres*, là. Après ça, on jouait au *euchre*, on jouait à brisse. On s'amusait de même. Dans le temps des fêtes, chez Monsieur [...], on faisait des veillées, on jouait à la brisse, pis tout. Ça prenait un peu de boisson... on s'amusait de même. La musique, ils jouaient un peu de piano. C'est tout, là, à part de ça il y avait rien. Quand on avait des bons joueurs de musique, là, ils dansaient le *Brandy*. Il y en avait qui savait bien danser ça. Ma mère, elle, trottait le *Brandy*, hein, la cardeuse, pis toutes ces vieilles danses... Aujourd'hui bien, on en entend plus parler...

Après ça, Monsieur Charles jouait un peu de violon. Après ça, mon oncle [...] jouait très bien de la musique à bouche, puis il avait un bel accord de pied. Ça dansait bien là-dessus.

R.G.-L. – Et l'hiver ?

E.G. – L'hiver on travaillait dans le bois, l'hiver. Après ça on arrivait à la maison, on avait un menage à faire. On faisait notre ménage, hein, puis après ça on soupait, puis après souper, on jouait

quelques parties de cartes, hein, un peu. Après ça on se couchait, puis on dormait, puis le matin à trois heures et demi, quatre heures on se levait.

J'ai trop travaillé ! Quand on dit que le petit moulin de l'Anse-d'En-Haut, par eau, on a été, un printemps, on a été chercher, nous autres, un scieur à l'Anse-St-Jean. On sciait jour et nuit avec des fanals à gaz. On faisait une journée et demi par jour ! J'ai pogné le mal entre deux épaules, puis là je claire le *carriage* à [...], puis le mal me prend. J'ai pogné ce mal là, là.

On a débité du bois de corde, nous autres, hein, jusqu'à... on a eu fini à la fin de juillet, dans le gros merisier rouge. Ma mère venait souvent scier au godendard, puis elle sciait donc bien ! Elle était pas pesante ; mon père était pesant au godendard, mais ma mère, non, elle sciait, elle hallait son bout, puis elle était pas pesante.

R.G.-L. – Et vous, combien d'enfants avez-vous eus ?

E.G. – Moi, j'ai Edmond-Louis, mon plus vieux, j'ai Pâquerette, après ça j'ai Emilien, puis Lionel, puis Louis-Joseph, puis François-Xavier, puis Vallier, puis Rosanne, c'est la dernière. J'ai eu neuf enfants.

Puis j'ai travaillé, puis j'ai rendu service au monde, c'est pas à cause... c'est pas pour me vanter. J'ai rendu service au monde tant que j'ai pu, puis ça m'a pas appauvri, puis il y en a pas un qui est mort de faim ?

Quand j'ai monté, après que j'ai été marié, quand j'ai commencé à me bâtir des maisons, une petite maison à l'Anse-d'En-Haut, j'ai monté me chercher un peu de vaisselle, puis tout ça, su' Monsieur [...] à Bagotville, après ça Monsieur [...]. Ça fait que ils ont dit, Monsieur [...], il dit : « Tu veux-tu je m'en vas te donner un conseil ? » J'ai dit : « Oui, Seigneur, j'en prends, il m'en faut des conseils, je viens de me marier puis après ça, j'ai pas une cent ! » Ça fait ils ont dit : « Garde ton nom, puis tu auras jamais de misère ! » Puis c'est ça que j'ai fait, puis j'ai jamais eu de misère !

R.G.-L. – Avez-vous fait un voyage de noces quand vous vous êtes marié ?

- E.G. – On a rien fait. J'ai été me marier à St-Félix, avec un *buggy*, après ça, j'ai traversé en chaloupe icite. J'ai pris un *buggy*, puis j'ai monté chez nous. J'ai passé une petite veillée chez nous, on a rachevé de veiller, on a dansé un peu après ça, c'est tout. C'est ça, tu sais. Je me suis marié à vingt-six ans, j'ai eu vingt-six ans le 2 mars, je me suis marié le quatre d'août.
- R.G.-L. – Et la fromagerie, est-ce que ça vous rappelle quelque chose ?
- E.G. – Monsieur [...], il avait été étudier ça à Ste-Hyacinthe pour faire le fromage. C'est le curé [...] qui avait fait ça ! Mon oncle [...] voulait pas venir à la fromagerie. Monsieur le curé lui a brassé la chaloupe, puis lui dit : « Tu vas venir à la fromagerie. » Puis on y allait ! On a pris un vieux *buggy*, nous autres là, dans ce temps-là, les *buggies* à planches. Ils avaient des ressorts, eux autres, de quatre pieds de long, des lames de ressorts. Puis on s'était fait une plateforme, par là-dessus, rien que à deux roues. Puis on a mis ces ressorts-là ; après ça, on a fait une plateforme là-dessus. On avait mis du *rubber*, en dessous de nos canisses pour les protéger un peu. On traversait, tu sais, le lundi au matin, 700 livres de lait. Je travaillais pour mon oncle [...], dans ce temps-là, tout le temps. Mon cher ami du bon Dieu, des fois je leur dis ça : « J'en ai élevé deux familles, moi, peut-être bien plus ! »

Mais j'avais trois enfants, quatre enfants, moi, hein, après ça, tiens, j'avais pas d'ouvrage. Je venais aider à [...] à faire les foins. Je traversais avec mon cheval, puis attelle sur la faucheuse avec le cheval à [...], puis après ça, puis envoie, fauche, puis il en avait rien qu'un, lui. On a fait les foins avec lui. Sautais sur la petite faux, puis je te fauchais tout ça — c'est des pendants, en dedans ; l'autre bord du cimetière, c'était à pic.

J'ai fait les foins icite avec Monsieur [...] ; puis les pendants partout dans les déboulis, partout en-dedans. Monsieur [...] fauchait là, si la faucheuse pouvait passer, hein, puis moi, le reste, je l'ai fauché à la petite faux ! Toutes les coulées, c'était tout fauché. Puis je détélais avec lui le midi !

Ça fauchait... Dans le Grand Renversé, hein, j'ai fauché à abattis avec Monsieur [...], puis Monsieur [...], tu sais, ces pendants-là où ce que Bradet est bâti, le club des Alliés. On labourait tout ça, ces pendants-là avec des chevaux, tu sais. Puis

quand ça passait plus avec des chevaux, bien, on *grubait* (essouchait) ! On a charrié du foin sur notre dos !

R.G.-L. – Le travail se résumait donc à cette époque à la culture et la coupe du bois, est-ce le cas ?

E.G. – Oui, ils faisaient du bois l'hiver, puis l'été, ils cultivaient leur terre quand la fromagerie a été montée, puis avant qu'il y ait une fromagerie, icite bien là, ils donnaient le lait aux veaux, passaient au centrifuge ; ils faisaient du beurre, tu sais, puis ils vendaient leur beurre à Bagotville. C'est de même qu'ils faisaient ça. Il y avait, ceux-là qui pouvaient, qui faisaient tout seuls. Ils faisaient tout seuls, puis d'autres s'associaient. Mon oncle [...] s'associait avec chez Monsieur [...], faisait chantier au Lac Rouge dans l'Anse-à-Ferdinand.

Oui, c'est ça. On aimait à travailler. Aujourd'hui, bien, ils aiment plus ça. C'est tout, ça. Ça finit là. Bien triste à voir, c'est partout, c'est tout la même affaire.

Notes

1. Scie ronde qui coupe les bouts des pièces de bois.
2. Placer les objets l'un près de l'autre mais en sens inverse.
3. Balle-molle.